

La dissolution du monde

Philippe Herr
enseignant
philherr@wanadoo.fr

Je crois que nous sommes actuellement en France - en Europe ? En Occident ? - dans une période du « retour du refoulé ».

La résurgence d'un passé duquel nous ne nous sommes pas lavés, à quoi s'ajoute une impossibilité de voir l'avenir de notre pays - de notre civilisation - et d'en décider, nous plonge dans l'inquiétude et l'angoisse. Nous nous trouvons plongés dans l'hypercomplexité ; cela provoque en chacun de nous une surcharge cognitive difficile à supporter. Pour ne pas la subir, nous fuyons dans les simplifications. Par exemple, il est plus simple de trouver « un » coupable, et « un » homme providentiel, que d'affronter l'hyper complexité. (La désignation d'un bouc émissaire et l'attente de l'avènement d'un sauveur providentiel serait même, selon certains penseurs - René Girard par exemple - à la base de la constitution de tout groupe humain.)

Au sujet de la complexité du réel, tout ce qui a été vu et dit dans les années 70 aurait-il été oublié ? Les notions de « jeu », de « pli », d'hyper complexité¹, d'autonomie de la conscience critique, les visions alternatives proposées alors semblent être passées à la trappe. Et qu'en est-il de la vision et du projet humanistes qui constituaient le socle de développement éthique de l'Europe depuis le XVIème siècle ?

On dirait que toute humanité a été avalée par le discours des gestionnaires². Seuls des gestionnaires pourraient réduire l'hyper complexité de l'époque et, ce faisant, nous assurer qu'il ne nous arrivera rien de catastrophique... sauf si nous contrevenons à la sagesse de leur *comput*. (Là-derrrière se tient tapie toute la pensée cybernétique depuis Wiener, devenue le paradigme directeur majeur pour l'Occident. Mais le

¹ Pour la notion de complexité, relire par exemple le travail d'Edgar Morin, notamment *La Méthode : La connaissance de la connaissance*.

² Lire entre autres à ce sujet : *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement moral*, Editions du Seuil, 2005, Vincent de Gaulejac.

rationalisme computationnel est une forme de dérive extrême de la Raison.³)

Les problèmes qui sont pointés sur ce site s'inscrivent sans doute dans une problématique encore plus vaste : probablement dans un vrai problème de civilisation.

Personnellement, en tant que citoyen, *a fortiori* en tant qu'enseignant, je ne sais plus quel est notre projet de société. Durant mes années de collège et de lycée (de 1976 à 1982) - même si je n'en ai pris conscience et fait l'analyse que plus tard -, il m'était évident que l'Humanisme et l'autonomie de conscience étaient les axes éthiques de développement personnel et social de notre pays, de l'Europe, de l'Occident.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que l'humanisme s'est dissous dans la gestion comptable, et que l'autonomie de conscience critique est devenue une tare. Suivons-nous une pente régressive ?

Nous savons que ces problèmes s'inscrivent dans le cadre d'une civilisation des médias de masse et d'un discours politique qui, pour être compris de tous, choisit la simplification démagogique.

Il me paraît évident que si les puissances d'en haut (médias, politiques, etc.) ne donnent pas l'exemple d'une conscience qui s'aiguillonne sans cesse pour domestiquer l'hyper complexité sur un mode humaniste, au lieu de se réduire à une « effet vitrine » simplificateur pour des raisons de pouvoir, de facilité de gestion et d'« Economie », notre civilisation, en tant que projet humain, ira en s'affaiblissant dramatiquement. A moins qu'il ne soit déjà établi, plus ou moins consciemment peut-être, que l'être humain est devenu « secondaire » dans ce nouveau projet de nature économique-cybernétique.

Pour conclure - peut-être un peu rapidement et sans, bien évidemment, fermer le débat -, je considère que la perte du désir et de la volonté d'entretenir une conscience critique provient, d'une part de la surcharge cognitive (surcharge d'informations), d'autre part d'un éclatement de l'attention - de la conscience - qui ne parvient plus à « tisser de long », comme dirait Montaigne, une idée, une notion, un lien, une relation, une analyse, une « vision ». Le temps - la durée - a été peu à peu évacué comme inutile, néfaste, plus exactement : contre performant. Or le système cognitif de l'individu, et, plus encore, dans le cadre d'une relation éducative, a besoin de temps, d'« espaces temporels » où s'ébattre pour mûrir les informations afin qu'elles deviennent des connaissances. Au moins n'y a-t-il pas d'hypocrisie dans les termes : nous vivons bien dans une « société de l'information », et loin s'en faut que nous vivions dans une véritable société de la connaissance partagée.

³ Lire Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique – De la machine à penser à la pensée machine*, Seuil, 2004.

Les plus jeunes, comme nombre d'adultes, ont entamé leur fuite dans des univers virtuels où il semble possible – mais est-ce ou non une illusion ? – de trouver un nouveau souffle. Ainsi le réel « traditionnel » se vide et déverse sa complexité infinie dans des univers virtuels finis, faits de signes (notons que ces univers recodent le réel en le simplifiant suivant des modalités sémiotiques spécifiques argumentativement orientées.) Le sensible, par nature infini et complexe, semble se vider de lui-même, perdre son existence, et sa légitimité, pour finir transposé dans le plan du "tout-signes". Or c'est dans le monde réel que se manifestent concrètement les conséquences des décisions et des actes politiques.

La conscience individuelle et collective s'ébat et jouit de plus en plus du côté du virtuel où elle se déploie dans un ordre de phénomènes purement sémiotiques. Ce faisant, elle délaisse, fuit, abandonne, l'ordre des phénomènes « réels », ce plan où l'on naît, vit et meurt *vraiment*. Elle disqualifie ce qui fait peur ; c'est plus facile. Elle s'en extrait, s'en abstrait. Elle fait l'autruche.

Le champ du réel devient alors libre pour le jeu des ambitions politiques et la satisfaction toute-puissante de l'esprit gestionnaire.

Le réel est vidé de son potentiel humaniste.

L'éducation et la manière dont elle est vécue par les élèves s'inscrit dans ce contexte psychosociologique de civilisation. On parle de « perte des repères ». Mais l'élève possède désormais plus de repères dans les mondes virtuels que dans la réalité sociale. Même les enseignants, dans ce nouveau contexte, ne savent plus trop parfois pourquoi - pour qui et pour quoi - ils enseignent. Pour perpétuer quel système ? Quelles valeurs ? Quel esprit ? Quelle forme de conscience ? Quelle civilisation ?

Les jeunes n'y peuvent rien ; ils sont nés dans ce contexte ; nous sommes entièrement responsables.

Comment se fait-il qu'en France, avec autant d'universitaires de qualité et de gens qui ont une profondeur de vue et manient avec intelligence et sensibilité la complexité, le Gouvernement et l'action politique ne soient pas mieux avisés ?